Introduction

Sophie Lalanne et Mathilde Simon

Cette publication est issue d'un colloque qui s'est tenu les 3, 4 et 5 octobre 2019 à l'École normale supérieure de Paris et qui a rassemblé une trentaine d'orateurs et présidents de séances autour de la thématique des relations interpersonnelles que les Romains des IIIe-Ier s. a.C. avaient nouées et entretenaient avec les Grecs de leur entourage proche ou avec ceux qu'ils étaient amenés à fréquenter dans différents contextes.

L'idée d'organiser cette rencontre remontait à une date très ancienne, dix ans plus tôt, au moment de la création d'AnHiMA ("Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques", UMR 8210), et au moment de la création du programme GRECS ("Les Grecs, des Romains dans l'Empire : Culture et Société") : par cet acronyme, ce programme, créé en 2010 donc par Antony Hostein et Sophie Lalanne, se donnait pour objectif de rassembler historiens du monde grec et historiens du monde romain, épigraphistes et historiens-anthropologues, mais aussi philologues et archéologues, autour d'un projet commun, comprendre les fondements et les évolutions des sociétés civiques dans le monde grec de l'époque impériale à partir d'une définition large de l'Orient romain hellénophone. Cet Orient de langue grecque marqué par la domination romaine était envisagé dans le prolongement des travaux de Louis Robert, Jean-Louis Ferrary, Ewen Bowie, mais aussi Fergus Millar. Le programme GRECS, doté dès son origine d'une dimension internationale, s'était successivement penché sur des groupes sociaux et des individus, des figures illustres tout autant que des inconnus, des notables mais aussi de simples citoyens, affranchis et esclaves. Les sujets étudiés et publiés avaient été les voyages des empereurs dans l'Orient romain, la carrière et les travaux d'Arrien de Nicomédie, les femmes grecques de l'Orient romain, ainsi que les professeurs et "passeurs de culture".

Il restait cependant une interrogation restée en suspens, tout droit venue de notre problématique de départ, une position de Plutarque affirmant le partage des dominations sur les peuples de la Méditerranée, domination culturelle pour les Grecs, domination militaire et politique pour les Romains. Pour la plupart des spécialistes de Rome, cette vision plutarquéenne du monde était tolérée par les Romains pour des raisons essentiellement pragmatiques, mais n'avait aucun fondement réel ; pour les hellénistes, elle rendait compte d'une sorte de partage des responsabilités qui allait déboucher aux époques tardives sur la partition de l'Empire chrétien entre un Orient hellénophone et un Occident latinophone. Cette interrogation reposait pour une bonne part sur une autre question sous-jacente : que pensaient réellement les Romains des Grecs qui vivaient sous leur domination ? Et, par voie de conséquence, quels rapports entretenaient-ils avec eux ? Ces deux questions, qui supposaient de se concentrer sur des sources de langue latine, furent reléguées au second plan, mais à plusieurs reprises rappelées par notre collègue Maria Bats, à qui nous devons

d'avoir exhumé cette interrogation et que nous remercions ici. Après un rapide survol de la bibliographie et des sources de la fin de la République, essentiellement les œuvres de Cicéron, il nous est apparu que la question n'avait pas été si clairement posée pour l'époque républicaine et qu'elle se limitait le plus souvent à envisager les relations que les Romains entretenaient avec l'hellénisme, et non avec les Grecs eux-mêmes. Pour commencer notre étude à l'époque républicaine, il fallait nous adjoindre un ou une collègue spécialiste du sujet pour les époques antérieures au Ier s. a.C. et c'est là que Mathilde Simon, qui avait travaillé sur l'image des Grecs à Rome, s'imposa comme la partenaire de choix pour une entreprise d'une telle ampleur chronologique. Par la suite, en plus des collègues sollicités par nos soins dans nos laboratoires respectifs et dans nos cercles de sociabilité savante, un appel à communications fut lancé sur les réseaux savants nationaux et internationaux, ce qui nous valut d'accueillir parmi les intervenants des collègues comme Clémence Weber-Pallez (École Française d'Athènes désormais Université de Toulouse 2 Jean Jaurès), Lindsey Mazurek (Orégon, États-Unis Université de l'Indiana) ou Feda Milivojević (Université de Zadar et, à présent, de Rijeka, Croatie).

Aujourd'hui, c'est cette interrogation "Que pensaient réellement les Romains des Grecs qui vivaient sous leur domination ?", et les éléments de réponse qui y ont été apportés, qui justifient la publication de ce colloque. Cette question est évoquée de manière dramatique dans le tableau de Gustave Boulanger, intitulé "Le marché aux esclaves" (peint autour de 1882), qui figure en couverture du présent volume, et qui met en scène différentes fonctions que les Grecs étaient appelés à exercer auprès des Romains : athlètes, gladiateurs et travailleurs de force, poètes et philosophes, esclaves domestiques et jouets sexuels. Mais, très simplement, l'intérêt de cette question nous semble attesté par l'écho important qu'elle a rencontré parmi les collègues romanistes qui ont accepté, nombreux, d'y réfléchir, en se concentrant, pour cette première partie, sur le temps de la République romaine. Un deuxième colloque, qui fera l'objet d'une publication séparée, a porté sur la période impériale et s'est tenu à l'Institut National d'Histoire de l'Art, où se trouve l'équipe AnHiMA (UMR 8210), les 22 et 23 juin 2023.

Ce cycle de colloques, dont le présent volume constitue le premier volet, pouvait à première vue paraître reprendre un sujet déjà largement traité, celui du contact entre Grecs et Romains, mais il l'a abordé sous un angle peut-être plus modeste, en apparence plus simple, mais d'une manière qui a, nous semble-t-il, permis de renouveler la question. Les contributions rassemblées ici entendent en effet examiner les relations du point de vue des Romains, et non des Grecs, et dans la perspective de relations humaines, concrètes, interpersonnelles : alors que le rapport de Rome à l'hellénisme, ainsi les grands courants idéologiques mettant en jeu cette question, ont été, depuis l'érudition de la fin du XIXe siècle au moins, interrogés en particulier à travers les textes, la manière dont les Romains ont perçu les Grecs avec lesquels ils étaient en contact, qu'il s'agisse d'individus ou de groupes, a beaucoup moins intéressé les savants et nous paraissait mériter un réexamen. Les obstacles qui pouvaient se dresser sur notre route nous semblaient importants : dispersion et rareté des sources, primauté d'une lecture téléologique justifiant l'hégémonie de Rome, opposition trop rigide entre une domination culturelle des Grecs, à l'époque de la formation de la culture romaine, et une affirmation politique de la jeune, puis moins jeune, République. Or, nous avons pu considérablement approfondir l'enquête par des contributions qui se sont concentrées sur un cas ou un dossier précis et qui ont permis d'étendre la réflexion

à des zones géographiques variées (Rome, la Grande Grèce, l'Orient), à des statuts sociaux différents (les athlètes, les intellectuels, les figures politiques) et à des niveaux de relation distincts (rapports diplomatiques, culturels, économiques, militaires). Quelques nouveaux articles, pris en charge par des collègues sollicités à cette occasion, sont venus enrichir l'enquête ouverte lors du colloque.

Un premier point mérite d'être souligné : la première partie du présent ouvrage confirme l'importance du rôle joué par la *Magna Graecia* dans les rapports des Romains aux Grecs, et ce sur la durée, y compris après le déclin réel (bien qu'il ait été sans nul doute amplifié par les auteurs latins) de la Grèce d'Occident, comme anéantie après la deuxième guerre punique. La mémoire des grandes figures du monde italiote demeure longtemps vive et les témoignages archéologiques révèlent la persistance des modèles de la Grande Grèce, ainsi que leur influence dans l'émergence d'une culture proprement romaine : le contact avec les Grecs d'Italie du Sud demeure pendant longtemps, sur ce point, déterminant.

Le deuxième aspect que nous pouvons mettre en évidence est que l'arrivée à Rome de professionnels d'origine grecque, qu'il s'agisse d'orateurs, de médecins, d'architectes, d'athlètes, a été bien accueillie et a eu des répercussions très importantes sur la formation, à Rome, de nouveaux savoirs et de nouvelles pratiques. Dans ces domaines, comme dans d'autres, il est possible de retracer la genèse d'une culture romaine à partir de l'influence de Grecs dont le rôle individuel a été souvent décisif, alors que le tableau que les historiens dressent de cette histoire romaine méconnaît souvent l'apport de ces personnalités.

Le troisième point qui se dégage de l'ensemble des travaux est l'adaptabilité remarquable de Rome non seulement dans l'adoption de modèles apportés avec eux par ces Grecs qu'elle rencontre, mais aussi, sans doute, dans l'adaptation à l'égard de ces Grecs eux-mêmes : c'est un phénomène qui se vérifie dans le domaine religieux, avec l'*interpretatio Romana* qui joue des circonstances pour assimiler les divinités grecques, ou avec le syncrétisme gréco-romano-égyptien qui se produit dans l'ensemble du monde romain, et pas seulement à Rome. Certaines études révèlent aussi le rôle joué au quotidien par les Grecs de Rome dans la vie sociale, avec la place éminente qui a pu être celle du personnel domestique, des esclaves et des affranchis, ou en tout cas d'un certain nombre d'entre eux.

Le quatrième aspect saillant qui mérite d'être noté est que les Romains considèrent généralement les Grecs de leur temps comme des interlocuteurs de qualité, qu'il est légitime de prendre en considération, voire de satisfaire : c'est le cas en particulier en Orient, dans cet équilibre politique et social que Rome tient à préserver, et qui amène la République à traiter d'égal à égal avec les notables grecs ; le rapport des Romains avec les Grecs sur le plan diplomatique confirme cette intuition. Il faut toutefois ajouter que parallèlement à la mise en place de relations solides, se dessine dans certaines sources, comme les lettres de recommandation, une hiérarchisation qui place de plus en plus les Grecs en position d'infériorité : plusieurs contributions mettent cet aspect d'histoire sociale en évidence.

Enfin, à la lecture des différents travaux, il faut reconnaître que la distinction apparaît entre, d'une part, la Grèce rêvée, fantasmée, au prisme notamment de la mythologie et d'une histoire de la Grèce classique qui n'a cessé de peser, par exemple, sur les conceptions politiques des Romains, et, d'autre part, le contact avec des contemporains grecs. Les

approches archéologiques, sociales et intellectuelles permettent de mesurer l'importance de cet écart : le recensement des individus, l'étude des cercles pratiquant la philosophie, l'histoire diplomatique, les finances publiques, toutes ces approches mettent en évidence la vivacité du lien entre les Romains et les Grecs de leur temps, mais aussi le fait que l'attitude des Romains à leur égard reste marquée par la rémanence, la permanence même, d'un imaginaire de l'ancienne Grèce, d'une Grèce révolue. Cet ensemble d'enquêtes spécifiques a ainsi permis de vérifier la coexistence de ces deux aspects dans le regard que portaient les Romains sur le monde grec, y compris lorsque celui-ci leur était contemporain et proche.

Plusieurs institutions ont rendu possible, par leur financement et par leur accueil, l'organisation de ce colloque de deux jours et demi, et nous souhaiterions les remercier ici : l'École normale supérieure, qui a hébergé ce colloque dans des conditions exceptionnelles sur toute la durée de nos travaux, et qui a pris à sa charge, avec le laboratoire AOROC-CNRS PSL (UMR 8546), la plus grande part de son financement, d'autre part le laboratoire AnHiMA (UMR 8210) et l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, qui ont fourni d'importants subsides, ainsi que la contribution de nombreux intervenants. Nous exprimons ici notre vive gratitude envers ces quatre institutions et envers les collègues qui ont soutenu notre dossier dans les instances de décision.

Nous voudrions, pour terminer, saluer la mémoire du professeur Jean-Louis Ferrary qui a tenu à présider la session pour laquelle il s'était engagé, en dépit de la maladie et du traitement thérapeutique qu'il devait affronter. Il s'est éteint en août 2020, peu après ce colloque, et le souvenir de sa présence active et bienveillante est aujourd'hui pour nous un souvenir précieux : nous souhaitons lui dédier ce premier volume consacré à l'époque républicaine.